

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 147

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : les cantiques d'Yvan
Autor: Camfranc, M du
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-250075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

La Chine et les Chinois

(Suite.)

Là se voient de belles grottes, des rochers artificiels, des arbres splendides, des sentiers et des chemins aux mille méandres. On comprend sans peine que quand ces jardins sont la propriété de gens opulents, ils prennent les proportions de véritables et grands parcs. Là s'y trouveront en effet bosquets, lacs, collines, rochers naturels ou factices, routes, labyrinthes, pavillons. Enfermés dans des enclos spéciaux, on y voit paître et courir nombre de daims, de cerfs et autres bêtes fauves. Dans des viviers où ils sont soigneusement entretenus foisonnent quantité de poissons, au milieu de mille plantes, de mille oiseaux aquatiques qui en animent et embellissent les eaux. C'est à ces jardins que les Anglais ont emprunté le modèle des leurs dont la création s'est vite répandue en Europe et qui sont connus sous le nom de *jardins anglais*.

Avant la conquête tartare, les Chinois avaient non sans raison, le renom d'être grands amis des festins. Les nouveaux maîtres se sont appliqués et sont parvenus à les rendre moins fréquents.

Les Chinois ne laissent point néanmoins de donner en certaines circonstances de grands et somptueux repas. Ces circonstances naissent par exemple de la célébration d'un mariage, d'un 60^e, 70^e, 80^e anniversaire de naissance, des funérailles, d'une promotion à une dignité, de la naissance d'un enfant etc. Il n'y aura rien dans ces repas qui échappera à la réglementation de la plus stricte étiquette. L'invitation ne sera d'abord valable que si elle a été faite par trois fois.

Quelques jours avant le banquet, l'invité reçoit une carte de couleur cramoisie par laquelle il est humblement prié de vouloir daigner tel jour et telle heure accorder *l'illumination de sa présence*. Dans la matinée du jour indiqué doit se répéter l'invitation ainsi qu'au moment où tout est prêt pour la réception des convives. Telles sont les exigences du cérémonial auxquelles ne peut décemment se soustraire un homme tant soit peu bien élevé. C'est encore pour s'y conformer que l'amphytrion devra fournir chacun de ses invités d'une table particulière. Au cas éventuel où le nombre des convives dépasserait celui des tables, la même pourrait toutefois servir à deux personnes. Ces petites tables se trouvent disposées sur deux lignes parallèles le long des deux côtés de la salle à manger. Point de nappes, point de serviettes. Une multitude de petits carrés de papiers soyeux et colorés, placés sur chaque table, jouent le rôle de ces dernières.

Le convive s'y essuie les doigts, la bouche, et un domestique les emporte à mesure. Nulle assiette, nul plat, mais à la place des tasses, des bols, des saucières. Il est cependant certains mets qui parce qu'ils se doivent manger chauds, sont servis sur une sorte de plats, mais sous lesquels pour les maintenir tels, brûle une petite lampe. Versé dans des tasses sur une sorte de coupes très petites, le vin se boit toujours chaud. Ces tasses, ces coupes seront en argent ou en porcelaine, jamais en verre ou en cristal. Pas plus que nos verres à boire, les fourchettes, cuillers et couteaux ne sont choses connues. L'office des premières en est confié à deux bâtonnets d'ivoire poli que manient les doigts chinois avec une merveilleuse et surprenante dextérité. C'est à ce point qu'avec ses bâtonnets si incommodes pour l'Européen, ils

sauront recueillir jusqu'aux miettes les plus ténues, jusqu'aux parcelles de leurs mets les plus minimes.

Au maître de la maison appartiendra d'introduire ses invités dans la salle du festin. Mais il aura soin auparavant de leur faire à chacun une profonde révérence. Dans cette longue salle se distingue un fauteuil que recouvre un riche tapis de soie. C'est la place d'honneur. Elle est de droit dévolue au convive le plus âgé ou à celui qui est constitué en plus haute dignité. Celui-ci ne doit pourtant point l'accepter sans force résistances, sans protestations multipliées de son indignité. Cependant il s'assied. Invariablement le maître de la maison occupera la dernière place. Alors que tout le monde a pris place, celui-ci, genou à terre, invite chaleureusement ses hôtes à prendre la tasse de vin chaud que des domestiques viennent de leur verser.

L'étiquette demande en effet que le repas commence non par manger, mais bien par boire. Chacun prend alors sa coupe entre les deux mains, l'élève à la hauteur du front, puis la laissant revenir au dessous de la table, la porte enfin à sa bouche. On ne boit cependant que tous ensemble, lentement et avec une sorte de cadence. Après trois ou quatre reprises, la tasse doit être vidée. Pour en donner l'encouragement le maître de la maison montre à tous le fond renversé de la sienne. On ne mangera non plus que sur son invitation. Même cérémonie répétée devant un nouveau mets ou une nouvelle tasse de vin. Les uns et les autres, dans les grands diners d'apparat, ne laissent point de ce succéder longuement. Il passera sur les tables jusqu'à vingt-quatre mets différents dont ne prend nullement peur un estomac chinois.

Alba ferma la lettre et la cacheta.

Et, jour après jour, elle prit l'habitude d'écrire à ses amis de France, leur envoyant en quelque sorte, le journal de sa vie, et comme elle était bonne, qu'elle aimait réellement, et qu'elle était douée d'une imagination poétique et brillante, elle écrivait des choses délicieuses. Ses lettres portaient; et de l'Asie-Mineure à l'Europe, après avoir passé des paquebots du Levant dans le train poste de Marseille à Paris, elles arrivaient entre les mains de Marie-Alice. Comme elles étaient attendues par Yvan, ces délicieuses lettres; comme on les aurait toutes retrouvées dans un tiroir de son bureau, soigneusement classées! Comme il était heureux d'en faire la lecture à sa mère! Quel trésor elles étaient pour lui, ces exquis petites missives! et quand il était seul, il les relisait encore; et, tout raisonnable qu'il était, il avait la folie d'effleurer, parfois de ses lèvres le papier satiné. C'était un peu d'Alba cette feuille légère.

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 45

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

« J'ai visité des villes populeuses, intéressantes à voir; mais c'est à peine si ma curiosité s'élevait. Et, pourtant, vous le savez, je suis habituellement bien curieuse. Que n'étiez-vous près de moi, tout eût changé d'aspect. J'aurais voulu que la même voiture nous eût emportés le long des mêmes routes, sous les mêmes voûtes d'arbres, sous le même ciel étonnamment bleu. Alors, je les aurais trouvés beaux, les jardins de Damas, et parfumés leurs buissons de roses, et limpides et gaiement jaseuses leurs sources d'eaux vives!

« Ah! mes amis si chers, votre petite Alba n'est à Damas que depuis bien peu d'heures; et, pourtant, elle a sans cesse dans l'âme, le désir de votre présence. Je voudrais, comme autrefois le même toit sur nos têtes, les mêmes murs enfermant nos existences; les mêmes émotions serrant ou dilatant nos cœurs. C'est pour moi un besoin que la communauté d'espoirs, de chagrins, de gaieté, de tristesse; et cela parce que je vous affectionne sincèrement.

« Nous nous reverrons... Pour me reconforter, je me répète le dicton que me murmurait Yvan à l'heure du départ: « Qui ne meurt pas se revoit toujours. » Et puisque je suis dans les sentances, écoutez cette autre; elle est de mon grand-père Androsi:

« Les années n'ont pas que des hivers; elles ont leur soleil et leurs roses, leur coin de ciel bleu et leur printemps. »

« Et bien! chers amis, pour moi le ciel bleu de l'année sera le retour.

Ces mets sont en gras et consistent pour la plupart en une sorte de ragouïs. Quelle que soit la viande, elle sera toujours coupée et mise en tranches minces avant d'être cuite. On ne la présente d'ordinaire que noyée dans des sauces piquantes faites de toutes espèces de plantes aromatiques. Le palais des Chinois se plaît dans la variété des mets. Pour obtenir ce savoureux résultat, les maîtres-queux du pays ont imaginé de mélanger ensemble différentes espèces de viande ou encore de les cuire avec certains herbages, certaines racines. C'est ainsi que la chair du cerf et du lièvre sera cuite avec celle du cochon, celle du mouton avec du millet-chou. Il est aussi des viandes et des légumes qui par là même s'excluent. Dans les traités d'art culinaire que possèdent les Célestes, on y verra indiqué jusqu'à l'espèce de bois à employer pour la cuisson de tel ou tel aliment. Pour la poule au pot, ce sera le bois de mûrier qui sera requis. La chair de porc demande le feu du bois d'accacia. Le pin sera le bois préféré pour chauffer le thé, etc.

Au milieu du repas, alors que sont déjà rassasiés de viande, les convives, une sorte de potage est apporté. Il consiste en un bouillon de viande ou de poisson. Il est servi dans un bol de porcelaine. A côté sont placés de petits pains ou de petits pâtés. A l'aide de ses bâtonnets, le convive les trempe dans son bouillon. Pour cette fois seulement, on n'aura pas besoin pour manger, du signal du maître ni de le faire à l'unisson des autres invités. Pour le reste du repas, le cérémonial reprendra tous ses droits et ses exigences. Les mets vont se succédant jusqu'au moment du thé. Quand on l'a pris, on se lève pour attendre le dessert au jardin ou au salon. Il ne faut pas omettre de signaler le régal délicat qu'au cours du repas, le maître de la maison a eu soin de procurer à ses hôtes. On voit tout à coup, richement vêtus, faire pacifiquement irruption dans la salle, une troupe de musiciens et d'artistes dramatiques. Avant qu'on ne les y installe dans le fond, tous ensemble d'un seul mouvement font à l'assistance une inclination profonde et touchent par quatre fois la terre de leur front.

L'un d'eux vient ensuite présenter à l'invité occupant le fauteuil d'honneur, une sorte de catalogue où sont écrits en lettres d'or, les titres de cinquante à soixante comédies qu'ils sont à même de jouer sur le champ. On n'en fait choix de l'une et de l'autre qu'après qu'on a circulé la liste par toutes les mains. La représentation commence au son bruyant et confus des flûtes, de fifres, de trompettes, de tambours de peau de buffle et d'autres instruments particuliers aux Chinois. Les femmes de la maison qui n'ont pas le droit de prendre part au banquet, ont alors celui d'assister à

La main de la chère petite amie l'avait frôlée, sa pensée s'y était fixée par la magie de l'écriture. Le rêve lui emplissait le cœur, il rejoignait l'absente; il était avec elle; il était près d'elle; il n'était plus infirme; il se promenait sous le ciel étonnamment bleu; il longeait, à ses côtés, les allées des jardins de roses et son cœur tressaillait, rien qu'à marcher ainsi, par la pensée dans les mêmes chemins.

Et puis, tout à coup, il branlait sa jeune tête blonde :

— Ah ! rêve que tout cela ! chimère insensée !

Ne devait-il pas se faire oublier ! n'en avait-il pas pris l'héroïque résolution ? Lui, infirme, qui ne serait qu'une entrave dans une existence, n'était-il pas préférable qu'il se laissât mourir dans le cœur de sa petite amie ?

travers un treillis à la représentation donnée. La pièce et les morceaux de musique terminés, avant d'être payés et congédiés, il est accordé aux exécutants, quelques larges bribes du festin.

Sous l'influence de thé, boisson excellentement digestive, et au milieu de leurs conversations animées au salon ou au jardin, les convives n'ont point tardé à sentir leur renaitre de l'appétit. Ils rentrent donc dans la salle pour le dessert, sans lequel, partie essentielle pour le Chinois de tout repas, il n'en serait plus qu'un semblant et une ébauche. Sous une autre forme, le dessert ne comprendra pas moins de mets que le premier service. Le cérémonial n'y présidera également pas avec moins de rigueur.

Les fruits, les sucreries, les compôtes, les confitures y figureront avec une profusion qui n'a d'égale que celle avec laquelle apparaissent en même temps jambons, canards salés ou séchés au soleil, petits poissons, coquillages de mer, pâtisseries de toute espèce.

Les tasses ou les petites coupes du premier repas (car c'est d'un véritable second repas, on peut dire, qu'il s'agit de prendre) se trouvent alors remplacées par des coupes plus amples et plus larges. Conformément aux lois de la plus élémentaire politesse chinoise, le maître de la maison se met de nouveau à inviter ses convives à boire et à manger. Les toasts ne sont point inconnus des Chinois. Voici de quelle façon inédite pour nous, on les porte. Celui qui le porte, prend sa coupe entre les deux mains, l'élève à la hauteur de son front qu'il incline lentement devant la personne qu'il veut ainsi honorer. Puis arrêtant longuement un regard amical sur elle, il se met avec un comique impossible à décrire, à dodeliner de la tête, à balancer alternativement de droite à gauche et de gauche à droite.

G. MARTIN, curé de Pleigne.

(A suivre.)

LA PART A DIEU

— Et Madeleine ?...

— Ah ! mon cher Breny, voilà mon grand souci.

— Comment ! est-ce qu'elle ne serait pas bonne fille ?... est-ce que...

— Du tout ! du tout !... Figure-toi cette enfant-là ne se plaît à rien de ce qui attire les autres fillettes... La toilette l'agace ; le bal l'ennuie ; le théâtre l'endort ; elle ne se plaît qu'à l'église...

L'oubli s'obtient par la froideur et le silence.

Et aux lettres si délicatement tendres de mademoiselle Hedjer, au petit journal d'un charme si poétique, il répondait à peine quelques phrases banales, quand son cœur lui en dictait de si douces à tracer ; puis les réponses se distançaient, pour aboutir au silence. Ah ! ce silence voulu lui brisait l'âme ; mais la souffrance ne devait-elle pas être son lot ici-bas ? Et, sans cesse, il se redisait ce mot cruel qu'il s'enfonçait dans le cœur, qu'il se répétait d'un ton impératif, comme un ordre formel :

— Il faut qu'elle m'oublie ; il le faut. Elle m'oubliera, moi, un infirme, un malade ; accabler son cœur ? Jamais !

Pour se consoler un peu — si une telle blessure, que l'on se fait à soi-même, est gué-

— Eh bien ! mais...

— Symptôme plus grave, mon ami, beaucoup plus grave... Ne s'était-elle pas mis dans la tête d'aller visiter les pauvres de ma maison de rapport !... Oui, tous les matins, avant même que nous fussions levés, elle s'esquiva, pour grimper au quatrième..., au cinquième..., au sixième... Et là, sais-tu ce qu'elle faisait ?...

— Dame, non...

— Le ménage de tous ces loqueteux-là, mon cher... Comprends-tu cela, toi ?... Ma fille... une héritière qui aura un jour sept cent mille francs... balayant, ces taudis, débarbouillant des mioches malpropres, remuant des paillasses hideuses...

— C'est très beau, cela !

— Ah ! tu trouves cela très beau, ! toi, on voit bien que tu n'as pas de fille, alors... Et tu ne vois donc pas, malheureux que tu es, que ma Madeleine, mon enfant, la joie de ma maison, le sourire de ma chienne de vie, le rayon de ma vieillesse, va, un de ces jours, me demander l'autorisation de se faire sœur de charité... garde-malade... religieuse, quoi !

— Pas possible !...

— Mais, patience !... j'ai l'œil !... D'abord je lui ai supprimé toutes les sorties matinales, sous prétexte que ce n'est pas convenable... Ensuite, je ne laisse passer aucune occasion de dire tout le mal possible des nonnes... des fainéantes !... des parasites !... des sans-cœur !... Je dis bien haut que jamais, tout chrétien que je suis — non jamais ! — je ne consentirais à laisser partir une de mes filles au couvent !...

— Et que dit-elle ?

— Rien !... parfois dans ses yeux j'aperçois le scintillement d'une larme... mais bientôt elle reprend sa gaieté charmante, sa bonne grâce habituelle, et j'espère qu'elle finira par renoncer à son projet funeste... C'est pour l'y aider que je t'ai invité, toi, avec les Laudier, les Portail, les Valex... ; c'est aujourd'hui la fête des rois, l'occasion est toute naturelle ; la soirée sera délicieuse, et peut-être, mon vieil ami, qu'un certain Edgard Breny, de toi connu, et séduisant comme l'était son père à vingt ans, ne sera pas un allié méprisable...

— Comment ? tu auras pensé...

— Oui... tu vois que nous sommes à deux du jeu, à présent... A toi de bien manœuvrer !...

Certes, quand les invités du richissime raffineur de pétrole, qui avait nom Letrosne, pénétrèrent, bras dessus, bras dessous, dans le hall de son hôtel, il eurent besoin de toute leur mémoire pour se souvenir qu'on était au com-

rissable — Yvan avait le secours de la prière et aussi celui du travail. Il était le fils d'une trop grande artiste pour ne pas avoir, en lui, le génie de la musique. L'âme du pauvre infirme portait, en elle-même, d'ineffables consolations. Dès qu'elle était trop blessée aux épines de la terre, elle étendait aussitôt ses ailes, pour remonter et s'élever bien haut dans l'idéal.

Yvan composait : il faisait, avec des notes, chanter ses rêves. Dès les premières années confuses de son existence, il avait entendu, dans son cerveau d'enfant, les vagues appels de son génie musical. Que de fois il avait écrit, pour sa chère Alba de charmantes mélodies qu'il aimait à lui chanter de sa voix faible mais, si douce. Il n'aurait pu dire comment lui était venue l'inspiration musicale.

(La suite prochainement)